

Libretto

CHARLES PALLISER

LE QUINCONCE, III

Le Destin de Mary

roman

Traduit de l'anglais par
GÉRARD PILOQUET

Libretto

Titre original :
The Quincunx
The Inheritance of John Huffam

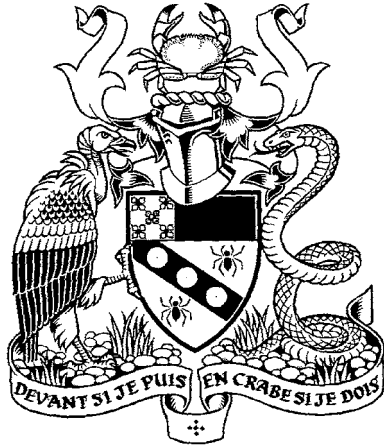
Canongate Publishing Limited, Edinburgh.
© Charles Palliser 1989.

© Éditions Phébus, Paris, 1993, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-166-2

Né en 1947 à Boston aux États-Unis, Charles Palliser a vécu en Angleterre dès l'âge de huit ans et est diplômé d'Oxford. Ce professeur de littérature dans une université écossaise devint célèbre en 1989 en publiant chez un petit éditeur d'Édimbourg, dont il fit aussitôt la fortune, un premier roman au titre mystérieux : *Le Quinconce*. Fruit de plus de douze années de travail, cet ensemble de mille cinq cents pages est traduit dans le monde entier.

LIVRE TROISIÈME
LES CLOTHIER



PREMIÈRE PARTIE



HÉRITAGES

I

Soyez une fois de plus convié à gagner le 27, Golden Square, et cet élégant petit salon qui vous est maintenant familier : Mrs Fortisquince s’y affronte âprement avec un visiteur.

– Je ne comprends pas comment elle s’y est prise, s’étonne-t-elle.

– Qu’importe la manière ? Ce qui compte, c’est que nous ne pourrons plus jamais la mettre en avant pour tirer quoi que ce soit du vieux.

– Je n’y suis pour rien, si elle a pris la poudre d’escam-pette !

– Vraiment ?

– Certes non ! Je croyais être sa seule amie à Londres... Elle me l’avait en tout cas fort souvent répété.

– Eh bien, elle en a menti ! rétorque Mr Sancious avec acrimonie. Et vous vous êtes laissé abuser par ses bonnes manières.

– Cela vous va bien de venir me le reprocher, vous qui me devez tout ! Ne vous ai-je pas mis honnêtement dans la confiance quand Mrs Clothier et son fils sont venus solliciter mon aide ?

– Vous vous êtes ouverte à moi, il est vrai, madame, mais vous en avez été récompensée, il me semble. Quant à votre franchise envers moi, permettez-moi d’en douter... Pourquoi, en cette affaire, vous montrer si acharnée à vouloir que le vieux Clothier ne sache rien de votre bouche ?

– Voilà qui ne vous regarde pas.

– Pourtant, il va bien falloir le mettre au courant, au point où nous en sommes rendus. Car je n’entends pas endosser tous les griefs.

Mrs Fortisquince pose sur lui un regard appuyé et, d’un ton égal :

– Dites-le-lui, menace-t-elle, et je vous répons que vous vous en mordrez les doigts.

– Bien, après tout, concède l’homme de loi en mâchonnant sa lèvre, admettons qu’il n’ait pas besoin de savoir. Je subirai donc seul les foudres de sa colère. Cela dit, une chose devrait le contenter : c’est que l’enfant est en lieu sûr.

Quand la dame approuve d’un signe de tête, il ajoute :

– Et ce n’est rien à côté de ce qui l’attend...

À ces mots, Mrs Fortisquince proteste vivement :

– J’espère que vous ne voulez pas dire...

Sa phrase reste en suspens. Il la fixe, stupéfait :

– Mais n’étaient-ce point nos accords ?

– Certainement pas ! Il s’agissait de le mettre en lieu sûr, voilà tout. Il n’a jamais été question d’autre chose.

– J’ai cru entendre dans votre bouche le sens habituel du mot.

– Je ne veux pas savoir ce que vous, vous entendez par là ; je sais seulement que moi, je l’ai pris à la lettre : nous devons être assurés, le moment venu, de pouvoir lui mettre la main dessus, un point c’est tout. Il ne faut pas lui faire de mal. Pas encore...

– Le souci que vous montrez de cet enfant vous honore, ricane Mr Sancious.

– Je vous promets que s’il lui arrive quoi que ce soit, je porterai plainte.

– Voilà ce que je ne pense pas, madame Fortisquince, car le bon sieur Quigg risquerait fort d’en dire plus long que nous ne le souhaiterions, et vous et moi.

Ils se mesurent du regard un moment, puis un sourire vient peu à peu détendre les traits de la veuve :

– Voyons, ces escarmouches ne riment à rien ; elles ne servent qu’à nous porter ombrage.

– Tout justement, madame. Nous avons tout à gagner à cultiver notre amitié.

Mrs Fortisquince sonne Checkland pour le thé. De sorte que, dix minutes plus tard, la scène nous montre les deux compères confortablement installés côte à côte sur le sofa.

La veuve dévisage, rêveuse, son hôte :

– Il est un point, déclare-t-elle, dont je brûle depuis un certain temps, monsieur Sancious, de vous entretenir. Comme vous le savez sans doute, mon époux m’a laissé quelques biens immobiliers et des titres.

L’autre hoche gravement la tête.

– De son vivant, poursuit-elle, il s’occupait lui-même de ses affaires, bien entendu, mais depuis son décès, c’est l’avoué qu’il avait désigné comme exécuteur testamentaire. Cependant, au risque de passer pour une langue fielleuse, je dois confesser que la manière dont il s’acquitte de ses obligations laisse à désirer. Depuis, surtout, que les bons d’État rendent un intérêt moins fort, il me semble qu’entre les mains d’un autre mon capital pourrait mieux fructifier.

– Mais comment donc, madame ! s’exclame l’homme de loi. Avez-vous songé au marché des effets de commerce ?

– Non point. Mais n’est-ce pas s’aventurer ?

– Du tout. C’est aussi sûr que la Banque d’Angleterre, et je ne saurais mieux dire, puisque la Banque d’Angleterre elle-même cautionne les créances émises par les établissements

de crédit. Au passage, notez qu'elle n'a pas suspendu la garantie métallique une seule fois depuis que vous êtes au monde, puisqu'elle ne l'a pas fait depuis 1797, bien avant votre temps.

La dame rougit du compliment.

— J'ai moi-même investi très gros, continue-t-il, et bien m'en a pris, malgré mes réticences de départ : la cote a tellement grimpé que je n'ai qu'un seul regret, c'est de ne pas m'être engagé plus tôt. Pour tout vous dire, j'ai placé là-dedans tout mon avoir. Le marché n'a jamais été aussi florissant. Il est encore temps, lancez-vous et je vous promets qu'à Noël vous me bénirez.

Portant la tasse à ses lèvres, Mrs Fortisquince pose un regard pensif sur son interlocuteur.

II

Je ne me rappelle plus très bien la suite des événements. Le seul souvenir que j'aie est de m'être emporté à grands cris contre la vieille, et peut-être même de l'avoir menacée de mes poings : ce qu'il y a de sûr, c'est que le jeune Irlandais dut me faire lâcher prise en me saisissant à bras-le-corps. Alors une telle nausée m'a envahi que je m'en tenais le ventre ; je revois l'expression de l'homme, qui me relâche sur-le-champ et fait un écart en arrière. Ensuite, je me revois à terre, à quatre pattes aux côtés de ma mère : fou de rage, je martèle du poing le plancher vermoulu et je m'enfonce jusqu'au sang les ongles dans les paumes. Enfin, un dernier détail s'est gravé dans ma mémoire : je ne verse pas une larme.

Je m'étais aveuglé, quelques heures auparavant, en rencontrant ma mère dans l'escalier de chez Mrs Purviance, et pourtant son visage en disait long : comme s'il m'eût suffi de nier l'évidence pour aller à l'encontre des faits ! Rien ne me

préparait à une cruelle réalité qui s'abattait sur moi avec la force écrasante du flux, quand la vague qui déferle sur le château de sable d'un enfant le met à bas. L'idée de sa mort ne m'avait jamais effleuré. À présent, j'enrageais et me consumais de remords en remâchant toutes mes insolences, tous mes agacements ; en revoyant avec quelle rudesse j'ironisais sur ses vues ; en revivant ces moments où je l'avais pressée de me révéler des secrets qu'elle préférait garder.

Des heures passèrent. Il se peut que j'aie dormi, mais je ne saurais l'affirmer, incapable de distinguer entre les cauchemars qui me tourmentaient le jour et ceux qui troublaient mes nuits. Monstrueuse et inflexible, l'image hideuse de cette mort concrète s'imposait à moi sans répit. Peu à peu, je vis naître un jour pâle qui filtrait tant bien que mal à travers les immondes fenêtres colmatées de chiffons, et je sentis à mes côtés la présence d'êtres vivants. Cette forme muette étendue là, sa couverture encore remontée sur le visage, mais non, elle l'arracherait bientôt, elle émergerait de son repos, un sourire jouant sur ses lèvres, il n'était pas possible qu'il en fût autrement ! Bien sûr, tout cela n'avait été qu'un jeu... J'entendais des gens crier, des enfants pleurer, jurer des voix de rogomme et, par-dessus ce charivari, un ordre qui fusait : « Ferme-la ! Pour la dernière fois ! » Je mis du temps à vérifier si la menace m'était adressée et, quand je me retournai, je pus découvrir Lizzie, assise en tailleur, qui me regardait en peignant sa tignasse de ses serres d'aigle.

– Faut point tant t' frapper ! fit-elle. Tu t'en remettras, marche !

Je frémis d'horreur à la seule pensée de ce que j'étais appelé à devenir si je m'en « remettais ».

– T'as pas d' quoi l'enterrer, pas vrai ? poursuivit le vieil oiseau de malheur.

Je fis non de la tête.

– Faut qu' t'aïlles à la paroisse. Y s'occuperont d'elle.

Me voyant sourd à ses propos, elle m'attrapa le bras :

– Faut qu' tu l'enterres comme i' faut.

– Où dois-je me rendre? demandai-je, plutôt pour la calmer que mû par le souci de ce qu'il adviendrait du corps.

Mais, tandis que Lizzie m'expliquait comment rejoindre la maison du clerc de la paroisse, sur Leather Lane, je me représentai à quel point le sort de la dépouille avait de l'importance. Une importance capitale. Je me relevai, prêt à partir, quand une pensée, une image devrais-je dire, me traversa l'esprit.

– Voulez-vous bien la veiller? la priaï-je.

– Mais oui, t'inquiète pas.

Ayant eu raison du redoutable escalier encore obscur et qu'il me fallut franchir à tâtons, je me retrouvai dans la cour inondée. La tempête s'était vidée de ses forces, le vent avait cédé, mais le ciel restait maussade et avare de lumière, tandis que la pluie persistait avec une malveillance obstinée.

Grâce aux indications de Lizzie, je ne perdis pas de temps : la maritorne en sentinelle à la porte de sa cuisine me laissa pénétrer dans l'office à contrecœur. Je dus y croquer le marmot le temps qu'il fallut à Mr Limpenny, comme l'avait appelé sa goton, pour achever son déjeuner. Je ne m'étais pas rendu compte de l'heure. Bref, je fus introduit auprès du maître, dans le «salon du matin», où, installé devant une théière encore fumante flanquée des restes de sa collation, il épluchait le *Morning Post*.

– Que veux-tu? lança-t-il sèchement par-dessus son journal, qu'il n'abaissa qu'à moitié.

Figé devant lui, je tentai de répondre, mais aucun son ne sortit de ma bouche.

– Voyons, explique-toi, mon garçon. Ne me fais pas perdre mon temps, bougonna-t-il.

– C'est au sujet de ma mère...

– Je te saurais gré de t'adresser à moi avec le respect qui convient, m'interrompit-il.

– Pardonnez-moi, Monsieur.

Je m’efforçai alors de poursuivre :

– Ma mère... ma mère vient de mourir, et je n’ai pas de quoi l’enterrer.

– Alors, tu peux dire que tu as de la chance, toi ! s’écria-t-il.

Je le contemplai, interloqué. Il mit un soin minutieux à s’essuyer les mains, avant de reprendre :

– Nous enterrons les pauvres une fois la semaine et, par bonheur, c’est demain que tombe le jour de funérailles.

Là-dessus, sans autre forme de procès, il quitta la pièce. Ignorant ce que j’étais censé faire, je pris le parti de le suivre le long d’un corridor qui nous amena à un cabinet, à en juger selon les apparences : liasses de papiers nouées de ruban rose, vieilles caisses de bois, coffrets de métal qu’on y avait posés n’importe comment, dans les coins ou sur des planches au mur, tel était le décor.

– Il y a des formalités, annonça-t-il en prenant place à une table.

Il en ouvrit le tiroir, préleva un formulaire et une plume qu’il tailla, puis, me jetant un bref coup d’œil :

– Nom de l’indigente trépassée ? commença-t-il.

– Mrs Mary Mellamphy, Monsieur, répondis-je, décidant brusquement de ne pas révéler notre véritable identité.

– La femme Mellamphy. Irlandaise, je présume ? ajouta-t-il d’un ton las. Paroisse du veuf ? Je devrais dire de ton père, rectifia-t-il, sarcastique.

– Je ne sais pas, monsieur Limpenny.

Il soupira :

– Vous êtes décidément incroyables ! De quel droit vous autorisez-vous à venir trépasser par ici aux dépens des braves gens qui s’acquittent de leurs taxes, et sans demander l’avis de personne ? Je suppose que tu t’en moques, que notre paroisse perde son titre à rentrer dans ses frais pour l’enterrement

de ta mère... Est-ce que tu peux chiffrer ce que ça coûte d'ensevelir un pauvre déceintement? Dans les deux livres, ça va chercher. Rien que le cercueil : douze shillings!

Ces assertions n'appelant nulle réponse, je me gardai d'en risquer une.

– Je suppose qu'il te faut quelqu'un pour la préparer?

– S'il vous plaît, Monsieur.

– Il ne manquerait plus que cela! s'écria-t-il, comme si je venais d'en nier la nécessité. Et allez donc, aux frais de la paroisse!

Il s'empara d'un autre formulaire :

– Adresse de la défunte?

– Mitre Court, Monsieur.

– J'aurais dû m'en douter! Porte ça, me dit-il en me tendant la feuille, au numéro 2 d'Ely Court, où tu n'as qu'à demander Mrs Lillystone.

– Et c'est tout?

– Qu'est-ce que tu veux de plus, hein? rugit-il en agitant la clochette de son bureau. Et maintenant, au trot!

La bonne se présenta dans l'encadrement de la porte :

– Raccompagne illico ce garçon, lui jeta-t-il. Attention, droit dehors.

Une fois dans la rue, je jetai un œil sur le papier qui donnait instruction « à Mrs Lillystone de laver, préparer et mettre dans un linceul le corps d'une pauvre dame demeurant à... » Suivait l'adresse. Arrivé à destination, je frappai. J'eus droit en réponse à un long silence; à la fin, une tête féminine s'inscrivit dans une fenêtre de l'étage.

– Qu'est-ce que c'est?

– C'est pour ma mère, criai-je d'en bas.

– D'où viens-tu?

– De Mitre Court.

– Ah! Ça y est. Elle approche de la fin?

– Elle l'a déjà passée...

Elle garda un instant les yeux fixés sur moi avant de rentrer la tête et de refermer à grand bruit. Peu après, je voyais s'encadrer dans la porte une sorte de souillon en robe d'une propreté pour le moins douteuse, nouant encore un bavolet mal ajusté sur sa tête.

– Allons, vinaigre ! Il s'agit pas de s'endormir, dans ce cas-là !

– Je crois que je me suis mal fait comprendre, lui fis-je remarquer, tendant le formulaire sous son nez.

Elle s'abstint d'y jeter ne fût-ce qu'un coup d'œil :

– Pour ce que ça me servirait !... attendu que je sais point lire.

– C'est pour une toilette mortuaire.

Elle s'esclaffa :

– Et moi qui croyais que c'était pour l'autre chose ! Je m'étais laissé dire qu'il y avait une femme proche de la délivrance. Bah ! c'est du pareil au même pour moi : envelopper dans des langes ou bien dans un linceul... En ce bas monde, je fais les allers et retours ; et c'est pas rare qu'i' soient bien avoisinants, le grand départ et puis l'arrivée.

Sur ce, elle me claqua la porte au nez. Je me blottis dans l'encoignure, histoire de m'abriter de cette pluie qui n'en finissait pas. Il fallut dix bonnes minutes à Mrs Lillystone pour me rejoindre en grand attirail : petit pot de cuivre, baignoire en fer-blanc, linceul à bas prix sur le bras.

Chemin faisant, elle m'interrogea :

– T'as laissé une parente à veiller la défunte, j'espère ?

– Pas exactement. Une vieille.

Elle émit un léger sifflement entre ses dents serrées et se tint coite jusqu'à notre arrivée à Mitre Court, où elle poussa des cris d'orfraie en découvrant la cour inondée et l'eau fangeuse qu'elle dut braver avec ses galoches. Protestant tout son souïl contre l'état de l'escalier, dont elle semblait me tenir responsable, elle fit toute une histoire de la peine qu'elle

avait à gravir les marches, chargée comme elle était, mais sans jamais accepter, malgré ses ronchonnements, que je la déleste de son fardeau.

À notre entrée, j'eus l'impression que le silence s'installait dans la compagnie, et la surprise de voir que, si Lizzie n'était plus là, une famille inconnue avait pris la place que nous occupions dans le recoin. Mrs Lillystone échangea un salut avec la plus âgée des Irlandaises, et je lui désignai l'endroit où reposait la défunte sous sa couverture. Elle fit les quelques pas qui la séparaient de ma mère et rabattit la loque qui la cachait.

– C'est ben c' que j' pensais ! Tout s'est envolé.

Je me détournai, le visage enfoui derrière mes mains.

– La vieille l'a déshabillée, expliqua une des femmes dans le groupe des nouveaux venus. Elle a raconté que c'était sa fille et qu'elle allait préparer la défunte, et puis elle est partie avec les vêtements, et elle a point reparu.

– Elle a rien laissé, hors cet anneau, reprit Mrs Lillystone en brandissant la main de la morte.

Je ne regardai pas.

– Pour sûr qu'elle a pas été capable de l'ôter ! lança un des voisins venus en badauds.

Sans avoir besoin d'y jeter les yeux, je reconnaissais l'objet : c'était l'anneau de cuivre que ma mère avait passé à son doigt, le jour de la descente du bailli, à la place de l'alliance d'or qu'elle avait vendue. Ses initiales étaient grossièrement gravées sur la méchante bague, d'une valeur d'un ou deux pence.

– Ma foi, elle aura simplifié ma besogne, conclut Mrs Lillystone, en retroussant ses manches.

– Vous n'allez tout de même pas faire ça ici ? protestai-je.

– Et où donc que je le ferais ?

– Mais ce n'est pas convenable ! fis-je en montrant l'assemblée des curieux.

Un murmure d'assentiment s'éleva : ceux qui étaient assis le plus près prirent soin de tourner ostensiblement le dos à la défunte. Force me fut de me soumettre à cet accommodement.

L'Irlandaise, femme de cœur, m'invita d'un signe à me joindre à son petit groupe, et je m'apprêtais à lui obéir quand j'entendis Mrs Lillystone m'interpeller :

– Emplis-moi d'abord ce récipient.

Je descendis à la pompe, après quoi j'aidai la bonne femme à placer l'eau sur le feu. Ce faisant, je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elle avait maintenu par une chiffonnette nouée les mâchoires de ma mère. Un soudain frisson me parcourut, et je me hâtai de rejoindre les Irlandais, comme j'y avais été convié. Ils me pressèrent de partager leur maigre pitance de pain et de hareng et mobilisèrent tout leur pauvre anglais pour m'entretenir et distraire mon attention de la scène qui se déroulait là-bas.

Enfin Mrs Lillystone annonça qu'elle en avait terminé : je découvris une longue silhouette emmaillotée dans le vil calicot qui faisait office de linceul.

– J'ai trouvé ça sous elle.

Elle me tendait le carnet, qui contenait toujours la lettre portant en suscription le nom du père de ma mère. Je le pris et le fourrai dans ma veste. Me remémorant avec une ironie désenchantée les cours de droit dispensés par mes pédagogues de jadis, je me tenais pour hoir authentique de ma mère et légitime propriétaire de l'entièreté de ses biens.

– La charrette funéraire passera demain à la première heure, me prévint Mrs Lillystone.

Je m'attendais à la voir prendre congé ; au contraire, elle s'attarda à la porte, me regardant bizarrement.

– Tu vas tout de même point rester là jusqu'à demain matin, non mais des fois ? me fit-elle, cependant que son visage s'ornait d'une grimace qui, à ce que je compris, se voulait

la quintessence de l'amour maternel. Pas avec ça entre les mêmes quatre murs. Pourquoi que tu passerais pas la nuit chez moi? Viens donc ce soir!

Cette bonté dont elle faisait montre, ai-je eu tort ou raison de m'en méfier? je ne sais – et ne saurai jamais. En tout cas, j'avais encore en tête les allusions de Mr Isbister quant à la conduite des agents paroissiaux, et je me contentai d'opposer à la bonne femme un signe de refus, si bien que, reprenant ses cliques et ses claques, elle ne demanda pas son reste.

Je restai près de ma mère tout au long du jour et de la longue nuit qui suivit. L'Irlandaise m'avait gratifié d'un quignon de pain sec à midi et d'une part de leur porridge au souper, de sorte que je n'avais pas faim. Vers le soir, le receveur des loyers était passé exiger ses deux pence, alléguant que ma mère, qui occupait toujours la même surface au sol, était encore redevable du sien, sans quoi «il n'avait pas fini de se faire sonner les cloches par Mr Ashburner, s'il débarquait». Néanmoins, cédant à la protestation unanime des autres locataires, il avait rabattu de ses prétentions et consenti à ne percevoir qu'un penny.

Quelle que fût ma résolution, je ne pus me tenir à veiller le corps toute la nuit : je sombrai dans des rêves qui ne m'apportèrent aucun réconfort. J'errais d'une pièce à l'autre dans une grande maison déserte dont j'arpentais des couloirs si longs que, malgré ma lanterne, je ne pouvais en apercevoir l'extrémité. Alors le plancher en craquant se soulevait pour finir par s'effondrer sous mes pas, et j'avais beau courir à la recherche d'un abri, je m'écrasais à l'étage du dessous où, par une immense fenêtre, une énorme lune blanche se détachait du ciel noir ; elle m'éclairait la tête et les épaules d'une silhouette voilée qui montait à ma rencontre et, sous mes yeux affolés, laissait glisser le voile qui couvrait sa face. Ce n'était pas un vrai visage : la peau en était grêlée, trouée presque, les yeux vides, et le nez un informe moignon. Mais cette face

s'enflait et grandissait. Horrifié, je la voyais qui s'apprêtait à franchir la fenêtre pour fondre sur moi, et c'est terrorisé que je me réveillai.

La matinée s'étirait avec lenteur ; il fallut un certain nombre d'heures pour que l'enfant irlandais qui s'était posté à la fenêtre en guetteur m'avertît dans sa langue : deux hommes sautaient d'une charrette arrêtée à l'entrée de la cour. Je descendis pour leur indiquer l'endroit ; ils emportèrent leur fardeau, et je les suivis.

– Ben voilà, avec ce particulier-là, on en aura fini !

Ce fut le commentaire du cocher quand ils arrivèrent. Six formes blanches étaient déjà entassées. Les deux croquemorts déposèrent la septième sans trop de ménagements avant de prendre place eux-mêmes, poussant les cadavres du pied pour s'installer plus à l'aise. Après quoi, fouette cocher, et la charrette s'ébranla.

– Où allez-vous ? demandai-je.

– ...voir, fit l'un d'eux sans même se retourner.

Je suivis le charroi par les ruelles étroites, sous une petite pluie intermittente. Personne ne nous prêta attention, si ce n'est une bande de garnements qui interrompirent leur partie de palet pour escorter le convoi en scandant une ritournelle :

*Brimbalez macchabées
Sur les rues mal pavées,
Un clochard trépassé
A personn' pour l' pleurer.*

Enfin le haquet, ayant traversé Holborn, descendit Shoe Lane, tourna dans un passage longeant l'ouvroir et se gara dans une cour étroite. Le cocher détela et s'en alla avec la bête et, des deux convoyeurs, l'un gagnait l'édifice, tandis que l'autre se mettait à l'abri de la voûte pour allumer sa pipe. Je m'enquis :

– Pour combien de temps en avons-nous ici ?

Un haussement d'épaules fut sa réponse, et je retournai auprès de la charrette.

Au bout d'une demi-heure, un bedeau de la paroisse montra son nez :

– Hé ! toi, là-bas, le gamin, veux-tu bien filer ? fit-il en m'apercevant.

Accrochant le regard du bedeau, l'homme à la pipe lui indiqua de l'œil le convoi funèbre.

– Eh bien, soit ! consentit à regret le bonhomme, qui disparut à l'intérieur de la maison.

J'attendis ainsi des heures, transpercé jusqu'aux os. Mais le cocher finit par réapparaître avec le cheval, qu'il attela, tandis que les deux hommes de peine – l'autre était revenu – sortaient de l'ouvroir en portant quatre nouveaux paquets enveloppés de linceuls, dont deux minuscules.

De nouveau le convoi se remit en route, avec moi seul pour tout cortège. Quelques mètres au pas dans le passage, et nous débouchions sur la sombre placette où donnait l'autre côté de l'ouvroir. Un regard circulaire sur les maisons ne me montra que les murs noirs de suie qui les fermaient par-derrière ; en même temps me saisit une odeur d'humidité. Bien qu'il fût malaisé d'y voir clair dans la demi-pénombre d'une morne après-midi d'hiver, avant l'éclairage des réverbères, je distinguai un cimetière au milieu de la petite place, où il occupait une sorte de tertre de quelques pieds de hauteur, garni d'un mur d'enceinte en ruine dont on voyait encore l'antique grille rouillée. Il n'y avait pas d'église.

Le charroi fit halte au portail, cependant qu'un des croquemorts gagnait l'ouvroir par la porte de derrière. Quelques minutes plus tard, laps de temps où l'étrange et insistante odeur s'imposait toujours plus à moi, il ressortait, accompagné d'un jeune prêtre : et tandis que celui-ci, sous le porche, s'abritait du crachin, l'autre retournait à la charrette afin

d'aider ses deux compagnons à décharger les corps ensevelis et à les déposer dans l'herbe boueuse, de l'autre côté du portail. Pendant ce temps-là, l'homme d'Église lisait des prières à haute voix, son missel à la main. M'approchant de lui, je m'aperçus qu'il débitait à toute allure une version très abrégée de l'Office des trépassés.

Sur ces entrefaites arriva un valet de sacristie muni d'une pelle. Laissant le pasteur à ses dévotions, à l'abri du porche, il s'engagea dans le petit chemin crotté qui traversait le cimetière, suivi de trois comparses qui allèrent chacun chercher un ou deux des plus petits colis apportés par la charrette. Le valet s'arrêta près d'un coin de terre fraîchement retournée et se mit à creuser, pendant que les hommes déposaient leurs fardeaux sur le sol et se hâtaient d'aller quérir le reste. La fosse mise au jour, la puanteur devint insupportable et la raison m'en sauta vite aux yeux : à quelques pouces de la surface affleuraient sous le fer du sacristain des formes empaquetées. Le dernier cadavre apporté, le prêtre abandonna le havre du porche et, un mouchoir en guise de masque, il suivit les autres. Il se tint à une dizaine de toises de la fosse tandis que les trois hommes, aidés du valet, entreprenaient de soulever les corps pour les jeter dans le trou maintenant profond de deux pieds environ.

Comprenant enfin, je me précipitai vers le fossoyeur pour arrêter son bras.

– Non, m'écriai-je. Pas ici !

– Et où, alors ? fit-il mine de me demander, tournant vers moi un visage de froide indifférence.

– Non, pas comme ça ! protestai-je.

– Ne profanez pas ce saint rite ! s'indigna le prêtre, ôtant un instant le mouchoir dont il se couvrait le visage pour me crier son indignation d'une voix de basse saisissante.

J'étais impuissant, incapable d'arrêter le cours des événements. Toujours à distance respectueuse de la fosse, le pasteur

entonna les derniers versets de l'Office des trépassés, jeta dans le trou, au moment voulu par le rituel, une poignée de cailloux, après quoi il repartit dare-dare en compagnie des hommes de la paroisse. J'observai le valet : ayant épandu un plein seau de chaux vive sur le charnier, il reprit la pelle pour recouvrir les nouveaux venus de quelques pouces de terre. À l'instar du tumulus qui dominait la rue de plusieurs pieds, la fosse commune, enflée par cet apport de cadavres, saillait sur l'herbe envirognante, tel un furoncle purulent sur le point de percer.

Sa besogne achevée, le bonhomme repartit. J'entendis la charrette se remettre en chemin, et me retrouvai seul. La vie de ma mère était-elle donc si peu de chose ? Cela paraissait moins que dérisoire. J'eus beau essayer de prier, seules me revenaient les formules vides du Dr Meadowcroft. Et puis, comment croire en un Dieu qui eût fait cela ? Repensant au petit cimetière de campagne de Melthorpe où reposaient nos aïeux, je promis tout haut à ma mère :

– Un jour, je vous sortirai de là, si je le peux.

Ma promesse ne suffisant pas à m'apporter la paix de l'âme, j'eus un instant la folle idée de déterrer mon précieux trésor et de l'emporter. Je suffoquais de chagrin et de rage. Soudain saisi d'une peur panique, j'étouffai, asphyxié par les remugles. Pris de violents spasmes, j'eusse sans doute vomi si j'avais eu l'estomac garni. À peine porté par des jambes en coton, je quittai les affreux parages pour me réfugier à l'extrémité de la placette, où l'odeur était plus supportable. Depuis la trahison de Lizzie, je me méfiais à présent du monde entier : ô comme les théories de Mr Pentecost me semblaient fondées ! Comme il était vain de croire à l'altruisme, à la générosité et à tous ces beaux principes que Mr Silverlight avait défendus ! À remâcher la feinte bonté de Mrs Lillystone – feinte à mes yeux, s'entend –, à revoir la trogne du fossoyeur et des trois hommes de l'ouvroir, je n'avais que trop de motifs à craindre le pire pour la dépouille de ma mère.

Je passai donc le reste de la journée à tourner comme un fou autour de la petite place, morte et pourtant si proche de Fleet Market et de son animation, dont ne me séparait guère qu'un pâté de maisons. À la grisaille de l'après-midi succéda sans crier gare un crépuscule qui allongeait les ombres. Quand la nuit tomba, je me pelotonnai dans une encoignure de porte, en face de la fosse commune. Je n'avais toujours pas versé une larme, incapable de m'apitoyer sur mon propre sort : je n'éprouvais rien de tel. Je n'éprouvais que de la colère. Contre tout le monde : Mrs Purviance, Mrs Fortisquince, les Mompesson, la vieille Lizzie. Mais surtout contre moi-même.

C'est à ce moment précis que je me fis un serment : plus jamais je ne me mettrai à la merci des circonstances en me laissant aller à l'amour.

Entre le froid, la pluie et les rondes de veilleurs, j'eus un piètre sommeil. Sur les trois heures du matin, les vigiles qui me découvrirent me braquèrent leur lanterne en pleine figure. Après un rude interrogatoire, je fus enjoint de circuler. Je me levai et passai une bonne heure à arpenter, accablé, la place et les rues avoisinantes, avant de regagner mon ancien refuge, où l'on me laissa la paix pour le restant de la nuit. Je dormis par à-coups et me réveillai en proie à l'envie de mourir, je devrais dire au désir de dormir et de dormir encore. À qui importait-il désormais que je fusse mort ou vif ? À personne. Dans ces conditions, pourquoi m'en soucier, moi ?

Quand l'aurore se décida péniblement à poindre, je consacrai un penny à l'achat d'une petite miche de pain et regagnai mon poste. Le lendemain et le jour suivant se déroulèrent de même, à ceci près que, n'ayant plus que quatre pence et demi, je ne m'achetai rien à manger. Je m'en souciais comme d'une guigne, du reste, toute raison de vivre m'ayant abandonné une fois le devoir filial accompli.

À l'aube du deuxième jour, j'estimai que mon guet avait suffisamment duré pour me permettre de déjouer les noirs

desseins d'Isbister et consorts. Le temps se refroidissant, je me dis que je pourrais passer la journée dans la rue et me trouver une cachette pour la nuit prochaine – quelque chenil dissimulé à la vue, une cour envahie d'herbes folles. Et là, je m'assoupirais dans l'attente de ne plus jamais me réveiller.

Les Mompesson allaient se sentir bien mauvaise conscience en apprenant que ma mère était morte, et moi aussi. Quel dépit ils concevraient de deux décès qui les dépossédaient ! Mais, m'avisai-je en un éclair, quelle aubaine pour notre mystérieux ennemi qui voyait du même coup tomber en son escarcelle le domaine de Hougham ! Dans ces conditions, il pouvait toujours se brosser, celui-là ! Je devais rester en vie.

Mû par cette résolution, je repartis pour Mitre Court, faute d'une autre destination. Je rassemblai mes dernières forces pour en retrouver le chemin et marcher jusqu'à cette chambre qu'il me répugnait tant de revoir. Mon penny réglé dès la porte, je n'en avais plus que trois et demi de reste. Les Irlandais s'en étaient allés, mais Lizzie se vautrait près du feu, ivre, un pichet vide à ses côtés. Je m'étendis près d'elle, sans colère pour cette vieille femme dont je me rappelais seulement la rude bonté qu'elle avait montrée à ma mère : je ne voulais rien savoir de ses mobiles. Après avoir dormi toute la journée, le soir je sortis me procurer une miche de pain. Elle m'avait coûté un demi-penny, et, le péage pour regagner mon gîte m'en ayant allégé d'un, quand je retrouvai ma couche ma fortune en son entier se montait à deux pence. Je me replongeai dans le sommeil.

III

Le lendemain à mon réveil, je me sentais partagé entre l'intense envie de vivre et la crainte de trahir ma mère si je m'y abandonnais. Cependant je me raisonnai : mais non ! je lui

devais de rester en vie, elle eût été trop chagrine de savoir que j'allais la suivre dans la tombe. Un changement s'opérait en moi, que je ne comprenais pas bien. La rage qui me dévorait depuis sa mort, en se fixant une ligne, s'était transfigurée : je voulais que justice fût faite, je voulais dénoncer la culpabilité de ceux qui avaient précipité sa fin. Je ne visais même pas, malgré la haine qu'elles m'inspiraient, les personnes qui n'y avaient contribué que par leurs actes, comme Bissett ou Mrs Purviance, ni celles qui lui avaient apparemment refusé leur aide au dernier moment, comme Sir Perceval, Lady Mompesson et leur créature, Mr Barbellion. (Pourtant, je ne voyais pas pourquoi ils auraient éconduit ma mère, comme elle me l'avait raconté, sachant qu'ils avaient tout intérêt à ce qu'un héritier Huffam restât en vie. Sans doute était-elle en proie au délire quand elle m'avait confié cela.) Non, ceux que je voulais traîner en justice, c'étaient les individus qui avaient froidement manœuvré pour la détruire afin de servir leurs propres desseins : le mystérieux Silas, qui ne devait être autre que le Silas Clothier mentionné dans le codicille comme héritier de substitution, et les créatures dont il s'était servi pour ourdir sa machination, Mr Sancious (alias Steplight, comme il se désignait lui-même) et Mrs Fortisquince.

Mais sans un sou vaillant, l'estomac criant famine, j'étais bien obligé de réfléchir à l'avenir. Je songeai à Londres, ce monde infini aux innombrables rues, places, courettes, boyaux où fourmillent des millions d'habitants. Je ne connaissais personne dans cette foule grouillante que ne préoccupait guère le sort du prochain. Personne à qui demander assistance, personne à qui il importât que je vive ou meure. Nul vers qui me tourner, hormis peut-être Miss Quilliam, et elle ne pouvait pas grand-chose pour moi. J'eus le vertige à la pensée de la métropole qui s'agitait autour de moi, cette capitale inhumaine et folle, où je ne savais plus que faire. Justice ! Voilà l'idée à laquelle il était impérieux que je me raccroche. Seule

la justice, en donnant un ordre au monde, pouvait rendre un sens à un univers où régnaient en souveraines incohérence et confusion. J'irais trouver Miss Quilliam, et peut-être m'aiderait-elle à dénoncer l'injustice des Mompesson, car ils lui avaient fait du tort, à elle aussi. Fort de cette pensée, je partis pour Coleman Street.

Comme je traversais Soho à la hâte, une plaque de cuivre, à la façade d'une étroite maison à plusieurs étages, dans une rue sombre, attira mon attention. Elle portait la mention : « James Lampard : École d'anatomie. » Je me rappelai avoir entendu ce nom dans la bouche d'Isbister, et je compris enfin à quel sombre négoce celui-ci se livrait. L'idée m'obsédait, au point que les passants m'apparaissaient comme autant de porcs, de bêtes brutales, de créatures égoïstes bassement cupides. Je n'avais pas la moindre envie d'appartenir à une telle race. Je ne voyais partout que bajoues enflées de contentement, faciès criants de bestialité montés sur linge empesé, chair nue des bras exhibant des bracelets étincelants de gemmes. Un cheptel parfumé, des troupeaux se pavanant dans leurs parures volées : voilà l'image que j'avais de mes concitoyens !

Ayant descendu l'escalier de service de la maison de Coleman Street, je toquai à la porte de la cuisine. Par chance, la petite bonne était seule, mais elle resta plantée devant la porte sans me faire entrer.

– J'ose point. La patronne m' l'a défendu. Elle était ben fâchée contre moi, que je vous aie laissé causer à Miss Quilliam.

– Mais il faut absolument que je la voie !

– C'est point possible, fit-elle avec un soupçon de triomphe dans le ton. Elle est partie.

– Où donc ? la pressai-je, frappé d'un sombre pressentiment.

– À Paris.

Je me souvins qu'elle en avait évoqué l'éventualité lors de notre dernière rencontre. La servante dut s'apercevoir de

ma déception – de mon total désarroi, devrais-je dire – car, me faisant signe d’attendre, elle referma la porte et disparut un instant pour revenir avec un morceau de pain et un demi-cervelas.

– Allez, partez vite ! souffla-t-elle, me fourrant les victuailles dans la main et tirant l’huis derrière moi.

IV

Cheminaut à pas lents dans la rue, je dégustai le présent de la petite bonne en le faisant durer. Il m’apparut que ma situation était vraiment désespérée. Que je sache, aucun ouvrier n’accueillerait un robuste garçon de mon âge – et Dieu sait quel sort m’eût attendu en pareil endroit ! –, dépourvu, qui pis est, de toute justification de résidence dans une paroisse londonienne. J’en serais réduit à faire les poubelles des marchés en quête de quelque reste, ou à vivre en chenapan au bord de la Tamise. Mais combien de temps pourrais-je tenir ainsi ? Avais-je le choix, d’ailleurs ? Je ne connaissais personne vers qui me tourner dans l’immense ville, si ce n’était Mrs Digweed, que je pouvais toujours essayer de retrouver. Mais la démarche passait par la quête de Pulvertaft, au fin fond du Borough, et après ce que j’avais vécu auprès d’Isbister, pour ne pas parler des récents événements, je n’avais pas la moindre envie de renouer avec quiconque eût commerce avec lui. En outre, je me représentais bien que le lien me rattachant aux Digweed était fort ténu, et devenait plus fragile au fil des mois.

À cet instant me revint à l’esprit un autre nom : et si j’allais voir le demi-frère de Stephen Maliphant, Henry Bellringer ? À bien y regarder, ce n’était pas une liberté que je prendrais, mais une dette impérieuse dont je m’acquitterais : n’avais-je pas promis à Stephen de porter à son parent la nouvelle de sa

mort? Mon ami m'ayant décrit l'extrême dénuement de son demi-frère, je savais fort bien que je ne devais pas attendre de lui grand secours, et sa gêne même fut l'argument propre à chasser mes dernières réticences.

Je me rappelais son adresse, au numéro 6 de Fig Tree Court, dans Barnards Inn. Je m'y rendis, tout en me faisant la réflexion que c'était assurément étrange d'habiter à l'auberge¹ quand on était aussi pauvre. Ladite «auberge» se révéla une maison de bien piteuse apparence, qui ne ressemblait guère aux hostelleries que j'avais déjà vues : pas d'écuries, pas la moindre trace de table d'hôtes ni de buvette. Elle avait tout des immeubles ordinaires, bâtis autour d'une série de cours intérieures, à ceci près qu'on devait, pour rentrer, longer une loge de concierge.

Mon mauvais équipage brûlait toutes mes chances d'en obtenir permission ; je me tapis hors de la vue du gardien et, mettant à profit l'instant où il était occupé avec un gentilhomme qui sortait, je me dépêchai de passer en catimini. Après une enfilade de courettes sombres, je finis par découvrir celle que je cherchais : c'était la plus noire. À ma grande surprise, des affichettes au bas de l'escalier portaient le nom des occupants : il y avait donc dans cette auberge, contre toute pratique, des personnes qui avaient leur chez-soi ! Quoi qu'il en fût, j'étais rassuré de constater que Mr Henry Bellringer habitait bien dans l'escalier numéro 6.

Je grimpai les marches et arrivai au dernier étage – du moins, à ce qu'il m'avait semblé –, sans avoir vu son nom nulle part. C'est alors que dans le prolongement du grand escalier j'en avisai un autre, tout petit et aux marches branlantes. Il me mena jusqu'aux mansardes, où je trouvai bel et bien sous

1. John prend au pied de la lettre le mot *inn* («auberge») qui, dans le contexte *Inns of Court* (dont *Barnards Inn* mentionné ici), renvoie aux bâtiments où furent fondées les premières écoles de droit. Ils abritent des cabinets d'avocats et des locaux corporatifs. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

les toits une porte affichant le nom que je cherchais. Elle était béante. Je la franchis et frappai à la porte intérieure.

Elle s'ouvrit sur un jeune homme qui resta un instant cloué, à me dévisager. Eh oui ! le surprenant tableau, voire un tantinet inquiétant, que devaient offrir mes misérables haillons et ma figure barbouillée de crasse ! Le jeune homme, qui marquait dans les vingt-trois ou vingt-quatre ans, portait la toilette du gentleman – un gentleman à la triste figure.

Il m'adressa la parole sans en rajouter dans la courtoisie :

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

– Je parle à Mr Henry Bellringer ?

Manifestement, il ne s'attendait pas à une élocution de cette qualité.

– En effet, répondit-il d'un ton où la curiosité l'emportait désormais largement sur le dégoût.

– Je suis un ami de Stephen Maliphant.

Il marqua le coup d'un léger sursaut et me soumit à une longue inspection. Puis un sourire éclaira ses traits :

– Dans ce cas, entrez donc, je vous prie.

À peine avait-il souri que me frappa la ressemblance avec Stephen. Cet air de famille me rassura et me réconforta autant que la bonté que traduisait la mine affable dont il m'invitait. Pour le peu que je m'y entendais en physiognomonie, cet art qui déchiffre l'âme d'après le visage, j'étais certain d'avoir en face de moi l'honnêteté et la générosité en personne.

Presque immédiatement, je me retrouvai dans une petite pièce que le plafond mansardé faisait paraître encore plus exiguë. Une porte donnait sur une autre chambre à peine plus grande qu'un placard, à ce que j'en vis. Alimenté par une maigre poignée de charbon dont on eût pu compter les boulets, un pauvre feu brûlotait dans l'âtre, sans réussir à combattre le froid de cette après-midi d'une mi-novembre où un précoce hiver avait pris ses quartiers. Un tapis turc

élimé rassemblait ses pitoyables forces pour recouvrir ce qu'il restait de sol. Deux fauteuils regardaient la cheminée; entre celle-ci et la porte, on avait coincé un sofa, et l'unique fenêtre aveugle de crasse éclairait un bureau avec sa chaise. Vu les dimensions de l'endroit, les objets se tenaient comme harengs en caque.

– Asseyez-vous, proposa mon hôte.

Je m'enfonçai dans l'un des fauteuils.

– Vous avez l'air au bout du rouleau, poursuivit-il. Si seulement j'avais quelque chose de chaud à vous offrir! Mais vous me rencontrez au plus bas de mes liquidités, si bien qu'en ce moment je n'ai rien sous la main.

– Ne vous faites pas de souci, protestai-je, bien près de m'évanouir d'inanition.

– Voyons si j'ai quelque chose à mettre au clou, fit-il en parcourant la pièce d'un regard circulaire.

Au terme de l'inventaire, un désappointement goguenard vint se peindre sur son visage: à juste titre, car rien n'avait ici de quoi tenter un prêteur. Pas le moindre bibelot, point de tableau ni de cartel. Les meubles étaient si usés et délabrés qu'ils remplissaient à peine leur office; de toute façon, ils ne valaient pas un sou. Il n'y avait pas de livres non plus, hormis quelques gros volumes anciens posés sur le bureau, à côté du menu bric-à-brac qui sert à écrire: une lime, un feuillet de papier in-8°, une boîte de poudre à sécher l'encre, des rosettes rouges pour marquer les documents légaux, un cadre de laiton faisant fonction de pupitre, une tablette et une plume dont la taille avait visiblement été interrompue par mon arrivée.

– Il doit pourtant bien me rester un petit quelque chose, reprit-il. Quoique... entre nous, ma tante se soit montrée plutôt gourmande ces derniers temps. J'ai connu une série de malchances (je ne devrais pas parler de chance, c'est bon pour les imbéciles!) et j'ai déjà dû tout liquider ou presque.

Il rit et, voyant le regard que je posais sur les livres, expliqua d'un air déconfit :

– Ils ne m'appartiennent pas, hélas ! Ils sont au cabinet pour lequel je travaille.

Mon amour-propre se rebellait à l'idée de recevoir la charité d'un homme si visiblement dans le besoin et qui trouvait encore la ressource de s'en gausser.

– Non, non ! me récriai-je. Je ne saurais le tolérer ! J'ai des amis qui pourront me prêter aide et assistance.

L'air soulagé, il s'installa dans le deuxième fauteuil.

– Et vos parents ?

– Je n'ai pas de père.

Hésitant, j'ajoutai :

– Et ma mère est morte.

– Mais vous avez des amis qui ont de l'argent ? À la bonne heure !

– En effet, opinai-je.

Conscient que cette allégation cadrait mal avec mon apparence – il n'y avait qu'à voir le regard qu'il portait sur ma vêtue –, j'ajoutai :

– Ils étaient prêts à m'habiller de neuf et à m'aider à retrouver meilleure figure, mais je n'ai pas encore eu le temps de m'en occuper : je rentre à peine du Yorkshire.

– Ah bon ! Et vous étiez à l'école avec mon demi-frère, là-bas ?

Je fis oui de la tête, doutant qu'il eût déjà appris le sort de mon ami, à en juger par son ton enjoué. La suite ne fit que me confirmer dans cette pensée, et je frémis à l'idée qu'il me revenait de lui annoncer la funeste nouvelle.

– Comment va donc ce cher petit ? s'enquit-il avec un aimable sourire.

Je me taisais, incapable de répondre, tant et si bien que ma confusion eut raison de son sourire.

– Est-il malade, ou... ?

Comme il s'arrêtait, je fus forcé de poursuivre :

– Je suis au regret de vous annoncer qu'il est mort, monsieur Bellringer.

Il se détourna et se couvrit le visage.

– Pauvre Stevie ! fit-il au bout d'un moment. Quand est-ce que cela s'est passé ?

– À la toute fin de juillet. Je m'étonne, et déplore, que vous ne soyez pas au courant.

– Personne ne pouvait m'avertir, car je n'ai plus d'acointance avec sa tante. Mais vous ne m'avez pas dit de quoi il était mort...

– Ils l'ont tué ! m'exclamai-je sans réfléchir.

J'avais pourtant mûrement préparé l'explication des circonstances de la mort de Stephen que je souhaitais donner à son demi-frère, et j'en étais arrivé à m'interdire de m'étendre sur la brutalité des Quigg. C'étaient la faim et la fatigue qui m'avaient fait parler ainsi : il m'était plus facile de dire la vérité. Et puis, il eût été injuste de déguiser les faits, pensai-je dès que j'eus ouvert la bouche ; il se pouvait aussi que mon deuil tout frais ne fût pas pour rien dans ma réaction.

Henry tiqua :

– Est-ce vraiment possible ?

J'entrepris donc de lui décrire dans le détail les faits qui avaient entraîné la mort de mon ami – son meurtre, c'est le mot que j'employai. Je n'épargnai rien, sans pour autant broder. L'autre m'écouta sans m'interrompre, avec un air de commisération qui s'accentua quand j'en vins à narrer la brutale correction infligée à son demi-frère.

Lorsque j'eus fini mon récit, Bellringer me regarda gravement et déclara :

– Voyons, mon vieux, du sang-froid ! Moi aussi, je me souviens avoir vécu des jours diablement difficiles en pension. J'étais dans une respectable institution où l'on croyait ferme à la trique, et j'ai été fouetté plus souvent qu'à mon tour. Il n'y

a pas de petit Anglais qui ne se demande un jour ou l'autre s'il est à l'école pour mourir de faim ou périr sous les coups. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

– En effet.

– Mais il est vrai que les Quigg ont l'air d'être une bande de fripons de la pire espèce. Dieu merci, vous en êtes sorti, et vous allez retrouver vos amis.

– Ainsi, vous ne m'avez pas cru, n'est-ce pas ?

Décontenancé, je m'aperçus que j'étais au bord des larmes.

– Vous croyez que j'ai inventé cette histoire de Stephen battu à mort ?

– Allons, allons, mon vieux ! répondit Henry d'une voix douce. Je crois seulement que vous avez passé un très mauvais moment et que vous noircissez un peu le tableau, c'est tout. On ne s'accuse pas de mensonge, entre gentlemen ! Que diable, messire, on se retrouverait sur le pré ! ajouta-t-il, feignant l'indignation avec drôlerie.

J'esquissai un pauvre sourire et il poursuivit :

– Si seulement j'avais su que cette école était aussi épouvantable ! Cependant, qu'aurais-je pu faire pour Stevie, alors que je suis à peine capable de subvenir à mes propres besoins, comme vous ne le voyez que trop. Sans compter que, légalement, je n'avais aucun droit d'intervenir : sa tante était sa tutrice.

– Faut-il que j'aie la trouver pour lui répéter ce que je vous ai annoncé ?

– Oh non ! se hâta-t-il de répondre. Ces gens, comment les appelez-vous donc ?... les Quigg ont déjà dû l'informer de sa mort.

– Pensez-vous que Miss Maliphant... ?

Il m'interrompit :

– Qui voulez-vous dire ?

– La tante de Stephen.

– Ah! C’est qu’elle est mariée, ce n’est plus ainsi qu’elle s’appelle, désormais. Cette dame, donc...?

– Eh bien, je me demande si elle savait ce qui se passait à la pension.

Devant son air ahuri, je m’expliquai :

– Voyez-vous, je crois qu’on m’a envoyé chez les Quigg... pour m’écarter.

– Pour que vous y restiez à longueur d’année, vous voulez dire?

– Pis encore : dans l’espoir, dans l’attente même que je n’en ressorte plus jamais.

Il planta son regard sur moi et fit un drôle de sourire :

– Eh bien, vous n’y allez pas de main morte ! Je vous suis, mais n’en remettez pas ! Sur quoi vous appuyez-vous ?

Mr Steplight, lui racontai-je, celui-là même qui m’avait conduit à la pension, avait apparemment été chargé de faire rapport à la tante de l’état du neveu : or il sautait aux yeux que Stephen souffrait de sous-alimentation ; il s’ensuivait que sa tutrice était coupable de laisser faire.

– Steplight... répéta Henry. Non, je n’ai jamais entendu ce nom-là, j’en suis sûr.

Là-dessus, il éclata de rire :

– Quant à l’idée que sa tante aurait tout manigancé... ! Bah, peut-être ne l’aimait-elle pas beaucoup, mais je crois quand même que vous allez trop loin. Qui plus est, quelle raison aurait-elle eue d’agir de la sorte ?

– Vous n’en voyez pas ?

Il prit soudain un air sérieux :

– Si j’ai un conseil à vous donner, mon vieux, c’est de garder pour vous cette histoire de Stephen battu par les Quigg. Et surtout, veillez à ne pas parler ainsi de sa tante ! J’ai une assez bonne connaissance des lois, et je vous préviens qu’il existe un délit grave, qu’on appelle diffamation.

Il ne me voulait que du bien, aussi laissai-je entendre d’un

signe de la tête que je lui signifiais mon approbation. Mais comme le désir d'en savoir plus m'avait poussé à mentionner, quelques instants auparavant, le nom de famille de Stephen, je revins à la charge :

– Puis-je vous demander si vous êtes apparenté aux Maliphant ?

– Hélas, non ! répondit-il en retrouvant son sourire. Voyez-vous, après la mort de mon père quand j'étais tout petit, ma mère s'est remariée. Son deuxième mari était Timothy Maliphant, le père de Stephen. Les deux familles habitaient Canterbury : c'est ainsi que ma mère avait rencontré Maliphant. Malheureusement, notre mère mourut très peu de temps après la naissance de Stephen et nous fûmes, lui et moi, élevés par nos familles paternelles, de sorte que nous ne nous connaissions qu'à peine.

Les liens qui unissaient Henry à la famille Maliphant étaient si minces que je renonçai à lui parler de la coïncidence – car il ne pouvait s'agir d'autre chose – qui voulait que ce nom figurât dans le codicille rédigé par mon trisaïeul.

– J'ai dit hélas, reprit Henry : en effet, mon père était très pauvre, à la différence de celui de Stephen, qui jouissait d'une certaine indépendance financière.

Il eut un sourire espiègle :

– Soit dit en passant, la rente annuelle servie à Timothy Maliphant fut héritée par Stephen, qui devait la toucher à sa majorité, mais elle s'est éteinte avec lui. Je vous le signale, au cas où vous seriez tenté d'y voir le mobile d'un éventuel meurtrier.

Je rougis, cette pensée m'ayant effleuré. Mes soupçons m'avaient entraîné à de morbides suppositions, c'était clair.

– Les membres de ma propre famille, les Bellringer, continua Henry avec une visible amertume, sont apparentés à quelques-uns des plus vieux lignages du royaume. Il y a du

sang Plantagenet qui coule dans mes veines. Nous avons jadis une grosse fortune – bien plus considérable que celle des Maliphant, d’ailleurs –, mais voilà beau temps que tout a été jeté par les fenêtres. L’argent s’est envolé en folles spéculations et jeux de hasard : loteries, cartes et le reste. De sorte que mon arrière-grand-père s’est trouvé floué de son héritage.

Il ponctua soudain son propos d’un petit rire ironique :

– C’est ainsi que je me retrouve, comme dernier descendant de ma famille, à la tête d’un colossal héritage qui dépasse les plus belles espérances d’un fils de duc : l’occasion de faire fortune seul, sans protecteur ni capital pour m’y aider. Peut-être l’avez-vous compris en voyant ces gros livres poussiéreux : je me prépare à exercer la profession d’avocat.

– Stephen m’avait en effet dit que vous étiez juriste.

– Pas encore, corrigea-t-il en souriant. Il faut d’abord que je finisse mon stage.

– J’ai moi-même songé au droit. Est-ce très difficile quand on n’a pas d’argent ?

– Oh oui ! Il faut sortir d’une *public school* et être parrainé par un avocat de renom pour pouvoir s’inscrire. Vous devez aussi prévoir près de cent livres pour les frais d’écolage, plus ce qu’il faut pour vivre pendant vos années d’études et de stage. Ma famille n’ayant pu financer qu’une partie de mes études, j’ai dû me débrouiller en calligraphiant des actes car, par chance (que je déteste ce mot, en vérité !), il semble que je sois doué pour ce genre d’exercice.

– Voulez-vous dire que vous rédigez les Actes du parlement ? m’écriai-je, impressionné.

Ma remarque déclencha l’hilarité de mon compagnon :

– Ah ça, c’est la meilleure ! Non, bien sûr que non ! Je ne suis que le dernier des gratte-papier ; je me contente de copier des documents, rivé à mon bureau comme un galérien à son banc. J’étais justement en train d’établir un transfert de propriété lorsque vous avez frappé.

Du geste il désigna sa table de travail, et j'y vis en effet un grand morceau de parchemin couvert d'écriture à l'encre rouge et noire, avec des lignes tracées au crayon.

Je saisis la discrète invite à prendre congé. Henry Bellringer s'était montré fort aimable et je n'avais plus de raison de m'attarder, hormis ma répugnance à me retrouver à battre la semelle sur le pavé glacial.

– Il faut que je me sauve, déclarai-je. Mes amis s'inquiéteraient.

J'ignore s'il fut dupe de cette fable, qui me permit en tout cas de repartir en nous épargnant, l'un et l'autre, toute gêne supplémentaire.

Prenant mes mains dans les siennes, il conclut :

– Merci d'être venu me parler de Stevie.

Puis il marqua une pause :

– Mais au fait, vous ne m'avez même pas dit votre nom !

J'étais si épuisé que tous mes noms d'emprunt se bousculaient dans ma mémoire. Incapable de me souvenir des raisons de privilégier tel ou tel patronyme, et ne pouvant décider auquel m'arrêter, je répondis simplement :

– John. John, tout court.

– Très bien, John, fit-il dans un sourire.

Nous nous serrâmes la main, il referma la porte intérieure, et je redescendis le petit escalier raide.

V

Je rentrai péniblement à Mitre Court, m'arrêtant en chemin pour acheter un morceau de pain avec mon avant-dernier penny. Ayant donné ma dernière pièce au cerbère, j'éprouvai un bizarre sentiment de liberté : je n'avais plus un sou vaillant, et pas la moindre idée de ce que je mangerais le lendemain, ni d'où je dormirais.

Mes colocataires s'étant renouvelés, je ne reconnus personne. Au moment où je retrouvai ma dure couche, je sentis un objet dans ma poche me presser les côtes : le carnet de ma mère se rappelait à moi, avec la lettre qu'il renfermait. Voilà des jours que je le traînais par-devers moi, incapable de sauter le pas. Ce soir-là, je le tirai de ma veste, et l'examinai à la chiche lumière qui filtrait par les fenêtres poisseuses. J'eus le plaisir de constater que la carte était toujours là ; elle n'avait pas été dépliée depuis que je l'avais donnée à ma mère avant de partir pour le Nord avec Mr Steplight. M'adossant contre le mur, j'ouvris le carnet et me mis à déchiffrer la main assez désordonnée de ma mère. La première note était datée de ce jour lointain où Sukey et moi avions rencontré Mr Barbellion au cimetière de Melthorpe, et où je n'avais pu m'endormir, le soir, attendant que ma mère monte me voir après notre querelle :



PREMIER RÉCIT

18 décembre 1819.

Mon très cher Johnnie,

Tu ne comprends pas, et c'est bien naturel. Comment le pourrais-tu ? Tu as été blessant, mais tu ne savais pas ce que tu disais. Tu ignores ce que signifie la présence de Mr Barbellion ici : cela veut dire que notre Ennemi a retrouvé notre trace. Et dire que c'est toi qui l'as amené jusqu'à nous ! Mais ce n'est pas ta faute, tu n'es pas assez grand pour comprendre. Je ne t'en veux pas vraiment. Je vais monter me réconcilier avec toi.

Tu dormais. Je t'ai regardé un moment, craignant que

tu ne fasses semblant, mais je crois que tu étais réellement assoupi.

Je veux que tu saches tout, et j'ai donc décidé de coucher sur le papier le récit de ma vie avant ta naissance.

Tu n'en prendras connaissance que quand tu seras grand et en âge de comprendre tout ce que j'y raconte. Certains passages te seront pénibles à lire, comme ils le sont pour moi à écrire – si tant est que j'y parviens. Je te donnerai à lire ce carnet à ton vingt et unième anniversaire, ou bien je m'arrangerai pour que tu le trouves à ma mort.

Je croyais entendre parler ma mère. L'impression était si forte que, pour la première fois, le sentiment de sa perte me frappa de plein fouet, sans que s'y mêlât nul mouvement de colère : les larmes jaillirent enfin, embrumant ma vue. J'eus beau essayer de passer outre afin de poursuivre ma lecture, j'en fus incapable et, m'étendant de tout mon long contre le mur, je m'abandonnai à ma peine.

Au bout d'une heure peut-être, les pleurs avaient fini par apaiser quelque peu mon chagrin, et je m'aperçus que je tenais toujours le carnet à la main, la lettre dépassant de ses pages. Je la pris, examinai soigneusement le gros cachet rouge – une rose à quatre pétales – qui scellait le document, et le halo roussâtre d'une tache pâlie que dans mon ignorance d'enfant j'avais jadis prise pour du sang.

La suscription disait : « À mon fils bien-aimé – et à mon hoir. John Huffam. » C'était le nom de mon grand-père, le signataire, mais sa lettre était-elle adressée à son gendre (« Mon fils bien-aimé ») et à ma mère (« mon hoir ») conjointement, ou au premier seulement ? *Adressée à mon père, alors !* Qui était donc l'héritier de mon grand-père ? Comme je contemplais le cachet, je fus frappé de voir que jamais ma mère ne l'avait brisé. Mais dans ce cas, pourquoi n'avait-elle pas ouvert une

lettre qui lui eût été effectivement adressée ? Cela voulait-il dire qu'à ses yeux son époux était l'héritier susdit, et non pas elle ? Plus encore, son attitude suggérerait-elle qu'elle le croyait toujours en vie ? J'hésitai : avais-je le droit de décacheter ce document si mon père vivait toujours ? À présent, j'étais sans doute fondé à le faire. Je brisai donc le sceau et entrepris de lire le document qu'il protégeait :

Charing Cross,

le 5 mai 1811.

Ayants droit de la propriété du domaine Hougham :

La pleine propriété appartient à Geoffrey Huffam. Lequel titre prétendument transféré par James et à présent possession de Sir P. Mompesson. Objet d'une action en Chancellerie.

Codicille au testament de Geoffrey datant de 68 et frauduleusement soustrait après son décès par une partie inconnue. Récemment recouvré grâce à l'honnêteté et à la persévérance de Mr Jeo. Escreet. Institue un legs inaliénable au profit de mon père et de ses héritiers masculins et féminins. Légalité de la vente du domaine H. ? P.M. non dépossédé mais ne détenant plus qu'un droit d'usufruit assorti de conditions, la pleine propriété revenant à moi-même et à mes héritiers ?

Interloqué, j'arrêtai ici ma lecture. Quelle drôle de lettre ! Un méli-mélo de fragments juxtaposés. Quant à la teneur du document, elle ne faisait, semble-t-il, que confirmer ce que je savais déjà : le codicille du testament de Geoffrey Huffam ne conférait aucun droit sur la succession Huffam aux héritiers de mon grand-père, ledit droit ayant été aliéné – quoique de

manière fort douteuse – par son père James quand il avait vendu le domaine aux Mompesson. Je connaissais ces détails grâce aux explications que m’avait fournies Mr Sancious (alias Steplight) – si tant est qu’on pût lui faire confiance – quand j’avais copié le codicille : ma mère – et maintenant moi-même, en tant que son héritier – détenait un droit de propriété nominal du domaine Hougham, sans que cela lui conférât titre de pleine propriété ni droit d’usufruit¹.

Assis sur le plancher immonde, je me crevais les yeux à lire dans la quasi-obscurité. J’avais mal à la tête, le ventre douloureusement vide, et ce galimatias ne me passionnait guère. Je n’avais pas fini ma lecture, mais le jour qui mourait rendait l’écriture de mon grand-père encore plus pénible à déchiffrer ; alors, à quoi bon s’acharner ? Je discernai encore les mots « testament » et « droits » avant de renoncer. Quelle amère déception ! Je repliai la lettre et la remis entre les pages du carnet. Je ne sais quel message j’avais espéré trouver dans les paroles de mon défunt aïeul ; au lieu de quoi je découvrais un esprit tatillon, entièrement préoccupé de subtilités légales, et coupant les cheveux en quatre dans l’espoir de faire valoir des droits imaginaires ! J’avais peine à l’idée que ma mère avait pendant tant d’années veillé sur cette lettre avec un soin jaloux. J’y voyais encore un exemple de ses nombreuses erreurs de jugement, une illustration supplémentaire de la tristesse de sa pauvre vie qui semblait si malavisée, si dénuée de sens.

J’eus beau me pelotonner du mieux que je pus sur le plancher, je mis longtemps à m’endormir, et mes rêves furent hantés de visages grimaçants qui m’assaillaient dans le noir en marmonnant d’absurdes histoires de codicilles et de titres de propriété.

1. À la différence du droit de propriété français qui lie clairement un propriétaire à un bien, le système britannique est tel qu’un même bien peut faire l’objet de plusieurs types de « propriété » détenus par des ayants droit différents.